

A travers les revues

Sur l'art de traduire

L'Écriture Sainte impose à ses traducteurs de multiples exigences. Les unes sont liées à l'origine divine du texte; d'autres sont appelées par l'usage qui sera fait de la traduction : lecture silencieuse et privée ou lecture orale, publique, officielle... Mais certaines aussi de ces exigences sont tout simplement les lois de toute bonne traduction.

Fervente traductrice de sainte Thérèse d'Avila, Mme Marcelle AUCLAIR publiait récemment dans *Traduire*¹ (n° 26, sept.-oct. 1959) quelques réflexions des plus savoureuses sur « l'amour de traduire ». Il est frappant de voir combien ces confidences de traductrice rejoignent les principes qui ont guidé au cours de leur travail les traducteurs du nouveau *Lectionnaire latin-français*.

Un langage contemporain.

Je crois qu'il est certains grands ouvrages qui devraient être retraduits périodiquement. Pour une bonne raison : vous avez certainement constaté comme moi que sans s'en rendre compte, la plupart des traducteurs traduisent dans le style de leur temps. Cela est tout à fait normal.

Cela n'en donne pas moins des résultats curieux. Je vous en citerai un seul exemple : dans son livre des « Fondations », sainte Thérèse parle d'un Père Carme, le P. Gracian, qui avait une dévotion intense pour la Sainte Vierge, et qui l'appelait : « *Mi enamorada* ». Il n'y a qu'une façon de traduire cela en français : c'est mon amoureuse. Ce qui est fort joli. Or Arnauld d'Andilly, dans sa traduction, écrit : « Ma maîtresse. » Nous sommes en plein 17^e siècle et les Pères Carmes du seizième se mettent soudain à s'exprimer comme des personnages de Racine...

Au 19^e siècle, nouvelle traduction, par le Révérend Père Bouix. Ce révérend Père jésuite traduira sainte Thérèse dans le langage

1. Bulletin d'information de la Société française des traducteurs, 66, rue Pierre-Charron, Paris-8^e.

pieux de son temps, tant et si bien que l'œuvre a l'air d'avoir été trempée dans un bénitier. La « Maîtresse » d'Arnauld d'Andilly devient sous sa plume : « Ma céleste bien-aimée. »

En regard de ces lignes, rappelons ce passage du bref *Avertissement au Lectionnaire latin-français* : « ... C'est ainsi qu'il faut exclure impitoyablement, par exemple, des mots tels que « tribulation », « breuvage », « airain », qui appartiennent au style pseudo-classique et sont devenus entièrement étrangers au langage vivant. »

D'abord fidélité à la pensée.

Le questionnaire de la Fédération Internationale des Traducteurs pose une question qui correspond à quelque chose qui me tient à cœur. Elle demande ce que nous entendons par qualité d'une traduction littéraire. Eh bien, pour moi, la qualité d'une traduction littéraire, c'est la fidélité, une fidélité à base d'amour, comme toutes les fidélités, au point de s'identifier au texte original, y compris ses défauts. De même que nous ne voudrions pour rien au monde effacer, corriger certains défauts des êtres que nous aimons, nous nous gardons, de toute la force de notre tendresse, d'annuler ce qui peut paraître parfois un défaut chez un écrivain, mais qui fait partie de sa personnalité, et qui est, en fait, lui-même.

Citons, ici encore, l'*Avertissement au Lectionnaire* : « Sa première exigence devait être la fidélité. Un prédicateur peut certes gloser et adapter la Parole de Dieu : c'est même l'un de ses devoirs. Mais le ministre qui proclame les lectures sacrées en les faisant précéder de leur appellation : « Épître de saint Paul » ou : « Suite du saint Évangile selon saint Matthieu », n'a pas le droit de mettre sous ce titre les pensées d'un auteur humain. Introduire des modifications, des explications ou des altérations dans ce qu'on donne pour une traduction, c'est falsifier celle-ci. »

Et même : Fidélité au style.

Il y a également une question de ton, de rythme de la phrase. Le style de sainte Thérèse est extrêmement mouvementé, je dirai même terriblement cahoté. Son style suit l'allure de sa pensée, et sa pensée galope, saute, s'ébroue. Pourquoi la faire marcher au pas solennel de la procession ? J'excuse ces traducteurs du passé, car je me suis surprise, moi aussi, souvent, en train de polir instinctivement ses phrases, d'en arrondir les angles. Inutile de dire qu'à la relecture, je me hâtais de lui rendre ses aspérités, qui accrochent la lumière.

... Lorsque j'ai traduit *Enriquillo*, de Galvan, je me suis efforcée de garder à son style la solennité de l'auteur : le lecteur doit sentir que l'écrivain était homme conscient de son importance, qu'il portait col et manchettes durs et cravate en plastron piquée d'une perle...

Bien plus encore les traducteurs du *Lectionnaire* se devaient d'être fidèles au style même de l'Écriture : « Il faut même autant que possible garder jusqu'à l'ordre des mots et la construction des phrases, puisque dans la Bible ce ne sont pas seulement les idées qui sont sacrées et inspirées, mais aussi les mots eux-mêmes. »

L'intraduisible.

Il y aurait un portrait extraordinairement vivant et en même temps extraordinairement profond à faire de toutes les nations *en expliquant les mots intraduisibles de la langue qu'ils parlent*. Ce sont ces mots intraduisibles, en effet, qui expriment les traits les plus particuliers d'un pays, ses habitudes, son caractère, mieux, son génie... Je crois vraiment que lorsqu'on n'a pas saisi ce « génie »-là, on reste comme ces voyageurs qui peuvent, sous les plus beaux cieux, contempler et admirer les plus belles choses, tout en disant : « Je ne comprends pas ces gens-là... » Ces mots intraduisibles sont la clef d'or qui nous ouvre le cœur d'un peuple.

Les traducteurs du *Lectionnaire* n'ont pas oublié cette exigence : « Une traduction, quels que soient les soucis pastoraux et la compétence littéraire de ses auteurs, laisse subsister l'obscurité des textes bibliques... Ce n'est pas traduire la Bible mais la trahir, que de dissiper ce mystère. » Et d'autre part : « Les progrès actuels du mouvement biblique ont fait découvrir la valeur de certains vocables bibliques et imposé leur conservation : si des expressions, des termes comme « action de grâces » ou « gloire » étaient rendus par des mots plus usuels tels que « remerciements » ou « fierté », ils perdraient une grande part de leur résonance sacrée. »

Critique des traductions.

Je suis toujours stupéfaite de voir des critiques déclarer que telle traduction est excellente, alors que je sais pertinemment qu'ils ignorent tout de la langue originale du livre en question. Pour parler d'une façon valable d'une traduction, le critique devrait avoir sous les yeux le texte original et le texte traduit. Qu'il

serait agréable, qu'il serait passionnant de trouver dans certaines revues une critique des traductions, avec une analyse intelligente, subtile, des détails du travail des traducteurs ! Quel encouragement cela serait pour nous ! Et au cas où on nous ferait quelques critiques, quel enseignement !

Ce vœu, que les traducteurs du *Lectionnaire* prendraient sans nul doute à leur compte, s'est trouvé pour eux réalisé sous la plume de M. l'abbé Rose; et pour avoir suivi cette règle élémentaire — mais que Mme Auclair nous dit si négligée — l'article dont nous allons rendre compte ci-dessous nous donne un véritable modèle du genre.

Sur le lectionnaire

Le numéro 30 de la revue *Bible et Vie chrétienne* (nov.-déc. 1959) a donné à ses lecteurs un commentaire du nouveau *Lectionnaire latin-français*, et on ne peut que féliciter cette revue d'avoir tenu à le faire d'une façon aussi sérieuse. Le grand mérite du recenseur, M. le chanoine André Rose, a été, comme nous le suggérons plus haut, de fonder son appréciation sur une comparaison concrète des textes.

Pour un examen honnête du *Lectionnaire*, deux sortes de comparaisons s'imposaient. D'une part, confronter la traduction française avec les textes originaux; et d'autre part comparer cette nouvelle traduction avec celles déjà existantes. M. Rose a su combiner ces deux démarches avec un rare bonheur. Choisisant parmi les traductions antérieures au *Lectionnaire* deux textes parmi les meilleurs (le missel Feder et le missel Biblique), il examine leurs divergences par rapport au *Lectionnaire* à la lumière du texte original.

Son enquête est conduite en trois étapes, portant sur les trois qualités maîtresses auxquelles ont prétendu les traducteurs et que signale l'Avertissement du volume : fidélité au texte sacré, élégance du vocabulaire et de l'expression, euphonie et rythme en vue d'une lecture publique.

Fidélité.

M. l'abbé Rose rend compte d'abord de l'option qu'impliquait un *Lectionnaire liturgique latin-français* :

Le *Lectionnaire* suit généralement le texte de la Vulgate. Il n'y a pas là de quoi nous étonner. La version de la Vulgate est le